



SUZANNE DESROCHERS

LES FILLES DU
NOUVEAU MONDE

ROMAN


CHARLESTON

SUZANNE DESROCHERS

LES FILLES DU NOUVEAU MONDE

Paris, 1669.

Orpheline, Laure Beauséjour a été élevée dans la plus stricte discipline par les officières de la Salpêtrière, au milieu des miséreuses, folles et prostituées. Ses jours sont rythmés par la rigueur de son travail à l'atelier de couture et ses nuits par les cris qui s'élèvent du dortoir Sainte-Claire. Mais lorsque ses pensées s'échappent, elle se prend à rêver d'une vie de couturière aux Halles, hors de la cruelle institution qui est à la fois sa maison et sa prison.

Pourtant, c'est sur des terres bien éloignées que son destin s'accomplira : Laure est envoyée, avec une centaine de jeunes femmes, en Nouvelle-France. Ces filles du roi sont destinées à épouser les colons établis de l'autre côté de l'océan pour y créer un nouveau foyer de peuplement.

À peine débarquée, Laure comprend que, loin des promesses d'abondance et de richesse, ce qui l'attend dans ce nouveau monde pourrait être plus inhumain que l'enfer si familier de la Salpêtrière...

Un roman puissant et émouvant sur l'histoire méconnue de ces femmes sacrifiées, déracinées et envoyées servir les intérêts de la Couronne dans une prison à ciel ouvert.

« UNE TRAME DE FOND HISTORIQUE FASCINANTE
COUPLÉE À UNE NARRATION ÉLÉGANTE. »

Booklist

Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

ISBN: 978-2-36812-908-1



9 782368 129081

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : Studio Piaude

Images : © Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES FILLES
DU NOUVEAU MONDE

Titre original : *Bride of New France*

Copyright © Suzanne Desrochers, 2011

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Publié avec l'accord de Transatlantic Literary Agency Inc.

Ce titre a déjà été publié au Québec sous le titre *La Fiancée de Nouvelle-France*.

© Éditions Hurtubise Inc., 2012, pour la traduction française

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022, pour la présente édition

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-908-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.

Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram

(LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Suzanne Desrochers

LES FILLES
DU NOUVEAU MONDE

Roman

Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné


CHARLESTON

Pour Rod et notre fils, Julien

*Mais que te dire des migrations
quand dans ce ciel vide les fantômes
précis des oiseaux disparus de l'été
tracent encore des signes anciens ?*

Leonard Cohen, « The Sparrows »,
Let Us Compare Mythologies

PROLOGUE

LE BRUIT DES SABOTS résonne sur les pavés et rejoint la famille blottie sous la pluie. L'homme, acteur et saltimbanque, chante :

— *Un campagnard bon ménager, trouvant que son cheval faisait trop de dépenses, entreprit – quelle extravagance ! – de l'instruire à ne point manger.*

Mais, au fur et à mesure que l'équipage se rapproche de la cachette de sa famille, les mots meurent dans sa gorge. Il entraîne sa fille contre sa poitrine et la serre fort comme il le fait parfois pour la taquiner. Seulement, cette fois, il ne la libère pas, ne relâche pas son étreinte. Il enveloppe plutôt la frêle silhouette de la petite dans sa grande cape, cherche à la faire disparaître de la même façon que ses mots, un instant plus tôt, se sont évaporés dans l'air.

L'enfant gigote un peu, laisse entendre une plainte en tournant la tête pour respirer. Elle est trop jeune pour se rendre compte que la cape en laine de son père exhale une odeur aigre, repoussante. Elle accepte le contact du tissu rêche contre sa peau aussi facilement

qu'elle s'endort quand son ventre vide l'empêche de rester éveillée. Elle ignore encore que cet homme, qui la soulève avec aisance au-dessus de sa tête et remplit son univers de mélodies, ne peut la protéger de tous les dangers.

La mère de la fillette, emmaillotée dans une couverture à côté d'eux, ne chante pas. L'expression de son visage indique qu'elle a déjà commencé à se retirer du monde. Ses joues sont creusées et sombres. Le bruit des sabots se rapproche, une voix effrayante éperonne les chevaux. Ce soir, les archers fouillent dans les moindres recoins, déterminés à les trouver tous, même ceux qui, normalement, se terrent dans les ruelles. Trois années se sont écoulées depuis l'édit de 1656, qui visait à nettoyer les rues, et il y a toujours trop de mendiants à Paris. Trop de spectacles gênants pour le jeune roi et ses régents.

La femme, aux traits marqués par la colère et déjà vieillis, lève les yeux sur son mari. C'est ainsi qu'elle le regarde chaque fois qu'elle fait rôtir le cadavre d'un rat pour nourrir sa fille, qui n'a jamais rien connu de mieux. Le martèlement des sabots s'est tu et ils voient, juste devant eux, le souffle chaud des chevaux.

« Voilà où nous en sommes, dit la femme à son mari sans ouvrir la bouche. Exactement comme je l'avais prédit. »

Lorsque le premier archer, puis deux autres, arrivent à la hauteur de la famille, les questions fusent tandis que les chevaux protestent contre cet arrêt brusque.

— Vous ignorez donc les ordres du roi ? Les mendiants ne sont plus tolérés dans les rues de Paris.

— Je ne suis pas un mendiant, monsieur. Je suis un saltimbanque.

— Et les spectateurs, alors ?

De sa main gantée, l'archer balaie les ténèbres, que seule éclaire la lueur de sa lanterne.

— Ils sont rentrés chez eux.

— Et vous auriez dû faire de même. Pour un paysan, rester si longtemps caché en ville, c'est faire preuve d'une grande débrouillardise.

Le pauvre homme reçoit l'ordre de se lever. Plus moyen de dissimuler la petite fille. À force de se tortiller, elle s'échappe de son manteau. Remarquant l'enfant, l'archer met pied à terre.

Le royaume a besoin d'enfants, ceux des gueux y compris. L'archer approche la lanterne de la joue pâle de la petite et elle cligne des yeux pour se protéger de son éclat, puis blottit son visage contre la poitrine de son père.

La mère se lève.

— Vous avez raison. Cet homme est un mendiant. Emmenez-le. Laissez-moi avec ma fille et nous allons rentrer dans notre ferme, en Picardie. Demain matin, à la première heure. Vous ne nous reverrez plus jamais en ville.

L'archer, tout à son examen de la fillette, ne fait aucun cas de la femme, bien que l'un de ses compagnons s'intéresse à sa voix juvénile, aux derniers vestiges de sa beauté.

— Que feras-tu lorsque nous t'aurons débarrassée de ton mari ? demande le deuxième archer. Une femme qui voyage seule court de graves dangers.

Il descend de cheval à son tour et rejoint son compagnon auprès du père et de sa fille. Le troisième archer reste sur sa monture, mais il ne quitte pas l'homme et la petite des yeux.

— N'aie pas peur, dit le premier archer à l'enfant en tendant la main pour lui caresser les cheveux.

La petite se met à pleurer, comme si elle avait enfin compris. Ses sanglots incontrôlables s'intensifient lorsque l'archer la détache de la poitrine de son père. Pendant qu'elle est enlevée de force, l'un des chevaux hennit doucement et piaffe sur les pavés humides. Tenant l'enfant, l'archer se remet en selle. Les deux autres retiennent les parents. Dans la nuit tranquille, les cris de la petite qu'on emmène portent loin.

Avant d'entreprendre le long trajet jusqu'aux portes de Paris, d'où les parents seront bannis, les deux autres archers attendent que la voix de l'enfant et le bruit des sabots ne soient plus qu'un écho distant, un son imaginé.

Pendant qu'elle parcourt la ville dans les bras de l'inconnu en uniforme, l'odeur du corps de son père persiste dans ses narines. La tiédeur de la poitrine de son père, les paroles de ses chansons : elle essaie de s'y accrocher pendant qu'ils s'éloignent.

Le lendemain matin, elle est confiée aux femmes de l'hôpital de la Salpêtrière. Comme celle des autres enfants trouvés, sa tête est tonduée, puis elle est lavée, épouillée, vêtue d'une robe en lin rêche et conduite au dortoir de l'Enfant-Jésus. On lui demande si elle sait prier, si elle connaît Dieu. En compagnie des autres enfants, elle entend de drôles d'incantations. Les plus vieilles répètent les mots d'une voix monotone. Rien à voir avec les chansons de son père. Elle tente de se souvenir des paroles, et une voix forte résonne au-dessus de sa tête : *Charmé d'une pensée et si rare et si fine, petit à petit il réduit sa bête à jeûner jour et nuit.* C'est peine perdue. Ces moments, qui s'enlisent de plus en plus profondément dans le passé, se sont écrasés contre les murs de pierre qui l'enferment.

PREMIÈRE PARTIE

*La Salpêtrière fut [...] ce qu'elle avait toujours été : une
espèce d'enfer féminin, une città dolorosa,
quatre mille femmes, incurables ou folles, encloses là.
Un cauchemar dans Paris [...]*

*Georges Didi-Huberman, Invention de l'hystérie :
Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*

L'AGITATION DE LA COUR parvient aux oreilles de Laure dès qu'elle entre dans le dortoir de Sainte-Claire en compagnie de Madeleine. Seule Mireille est allongée dans la longue salle où s'alignent les lits faits avec précision. Exceptionnellement, la gouvernante du dortoir leur a donné la permission de venir passer un moment avec leur amie malade avant de retourner à leurs leçons de couture. Laure, qui refuse de croire que Mireille est mal en point, ne lui manifeste aucune compassion. Elle sait que Mireille cherche simplement à échapper à son dernier mois à l'ouvrage. Une semaine plus tôt, la jeune fille a appris qu'elle allait devenir l'épouse d'un officier en poste au Canada. C'est un beau jeune homme, si fortuné que Mireille ne remettra plus jamais les pieds à la Salpêtrière. Pendant que Laure s'échinait à apprendre le point de France, Mireille faisait semblant d'être indisposée, le médaillon du lointain soldat caché sous son oreiller. Pourtant, Laure est heureuse d'avoir un prétexte pour venir dans le dortoir désert. Il n'y a pas d'officières

dans les parages et elle peut parler librement sans qu'on lui ordonne de se taire ou de réciter le *Notre Père*.

Madeleine passe devant la fenêtre et court vers le lit de Mireille, au bout de la pièce. Elle a apporté, dans la poche de sa robe, une once de beurre salé dont elle s'est privée à midi. Elle sort la boulette fondante et la porte aux lèvres de Mireille.

— Pourquoi lui donnes-tu ta nourriture ? Avec sa pension, elle a déjà de la viande et du vin.

Laure ne supporte pas les petits soins que Madeleine a pour Mireille, comme s'il s'agissait d'un chaton aveugle en manque de lait. Au nom de quoi aurait-elle droit à toutes ces attentions, elle qui en a déjà bien plus que sa part ? Laure s'avance vers la fenêtre et observe les dizaines de personnes réunies dans la cour de la Maison de la Force. Elles sont venues assister à l'arrivée des prostituées à la Salpêtrière.

Sous peine de punitions, on interdit aux filles du dortoir de Sainte-Claire de regarder ces femmes, et même de faire allusion à elles. Les administrateurs affirment qu'un seul regard à ces femmes déchues entacherait la moralité des *Bijoux** et risquerait d'anéantir les années qu'ils ont consacrées au façonnement de ces orphelines triées sur le volet. La supérieure elle-même leur a dit que leur voix mélodieuse chantant l'*Ave Maris Stella* et le *Veni Creator* serait gâchée et que les points semblables à la dentelle vénitienne que leurs doigts ont appris à réaliser se déferaient au contact vulgaire des *filles de mauvaise vie**.

Laure sait bien qu'elle ne résiderait pas au dortoir de Sainte-Claire sans les années qu'elle a passées à se

* Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

perfectionner chez Mme d'Aulnay. À la vue des prostituées rassemblées par les archers et des badauds venus les conspuer, Laure se dit que même le dortoir des *Bijoux**, où l'on parfait l'éducation des filles, fait partie de la Salpêtrière, l'institution la plus cruelle de tout le royaume. Pour qui n'est pas cloîtré à l'intérieur de ses murs, la Salpêtrière n'est rien de plus qu'un lieu où on enferme les femmes les plus misérables de France.

— La moitié de Paris est dans la cour, Madeleine. Nous allons enfin pouvoir assister à l'arrivée des prostituées.

La voix douce de Madeleine s'interrompt au milieu du *Notre Père*. Laure attend, mais, au bout d'un moment, la fille reprend la prière depuis le début. Si Laure est considérée comme un *Bijou** en raison de la rapidité de ses doigts et de la vivacité de son intelligence, Madeleine compte parmi les favorites de l'hôpital parce qu'elle est gracieuse et aimable. Les officières doivent avoir Laure à l'œil, mais elles affirment que Madeleine est un exemple pour les âmes en peine et les femmes déchues de l'hôpital. La fille minuscule a beau être un mouton, les officières s'efforcent de faire d'elle une bergère. Elles lui demandent de lire des passages du livre de prières géant posé à l'entrée du dortoir. Sa voix est semblable au faible murmure d'un ange lointain, et les filles retiennent leur souffle pour mieux l'entendre. Laure connaît Madeleine, sa seule amie parmi les filles de Sainte-Claire, depuis son retour à la Salpêtrière, à ses quatorze ans, au lendemain de son séjour chez Mme d'Aulnay.

Lorsque Laure avait dix ans, Mme d'Aulnay vint au dortoir de l'Enfant-Jésus, en quête d'une jeune servante. Les enfants avaient l'habitude de voir des femmes riches déambuler entre leurs lits pour inspecter la *marchandise** dans l'espoir de trouver une fille capable de laver

le linge, de raccommoder les vêtements, d'astiquer les parquets et de récurer les casseroles. Ayant entendu parler de certaines maîtresses qui battaient leurs servantes à coups de bâton, Laure avait peur, mais elle espérait quand même être choisie. Elle rêvait de partir en compagnie d'une de ces femmes fortunées, voyager à cheval et voir la ville qui s'étalait au-delà des murs de l'hôpital. Mme d'Aulnay, qui portait du fard brillant à ses joues et des plumes à son chapeau, s'arrêta devant le lit de Laure et s'écria que c'était la gamine qu'elle voulait. Jusqu'à son appartement, au milieu de la ville crasseuse et fascinante, Mme d'Aulnay parla à n'en plus finir du teint clair et des cheveux foncés de Laure, des choses qu'elle lui ferait voir dans le monde. Laure avait l'impression que sa poitrine allait exploser. Peu de temps après, Mme d'Aulnay acheta un *abécédaire** à l'une des habituées de son salon, dont les enfants étaient déjà grands. Mme d'Aulnay déclara que Laure devait apprendre à lire pour pouvoir un jour enseigner la lecture à ses propres enfants. Laure, qui venait tout juste d'avoir onze ans, ne songeait ni à avoir des enfants ni à tomber amoureuse. Mais ces deux questions – trouver l'amour et avoir des petits – étaient au centre des préoccupations de Mme d'Aulnay, bien qu'elle-même soit célibataire et trop vieille pour enfanter. Laure ne se formalisait pas de tous ces bavardages concernant les maris et les bébés, à condition qu'on lui permette d'apprendre les symboles, appelés lettres, brodés sur l'*abécédaire**.

Laure eut tôt fait de mémoriser toutes les lettres. Elles n'étaient pas si différentes des motifs – les papillons, les fleurs, les oiseaux, les branches et les feuilles – qu'on lui avait appris à coudre au dortoir. Bien vite, elle assimila le contour précis de chacune. Peu de temps après, elle

passa aux syllabes et, bientôt, elle déchiffrait des prières et des hymnes familiers en latin.

Les invitées traitaient Laure comme une poupée. Avec un teint pareil, disaient-elles, quel dommage qu'elle soit issue des bas-fonds de la société. Un jour, une des femmes déclara que le monde était ainsi fait : les filles les plus jolies, toujours pauvres, se fanent vite, tandis que les femmes fortunées, celles qui ont les moyens de s'offrir des poudres et des parfums, de beaux vêtements et *une vie aisée**, héritent de traits quelconques. Les femmes allaient jusqu'à parer Laure des tenues de Mme d'Aulnay, mais, sous les lourdes étoffes, elle finissait toujours par avoir l'air d'un chiot. Et, bien sûr, certaines habituées du mercredi, en particulier celles qui avaient des filles moins jolies, désapprouvaient de tels jeux avec une simple servante.

Lorsque Laure sut lire, Mme d'Aulnay lui apprit à écrire, art que Laure trouva beaucoup plus difficile à maîtriser. Mme d'Aulnay affirma que c'étaient surtout les hommes qui écrivaient. À certains carrefours, expliqua-t-elle, des hommes pauvres faisaient des comptes ou rédigeaient des lettres pour ceux qui en avaient besoin. La couture et les travaux d'aiguille étaient beaucoup plus utiles pour les filles, mais Laure connaissait plus de motifs et était plus rapide que la plupart des servantes de onze ans, si bien que Madame se dit qu'il n'y avait pas de mal à lui enseigner à écrire quelques mots.

Laure s'exerça d'abord à tracer des lettres dans une boîte de sable, jusqu'au jour où Mme d'Aulnay la jugea prête à les écrire à l'encre sur du papier. Elle installa Laure devant son écritoire et en sortit les objets dont elle aurait besoin pour écrire : une épaisse feuille de papier de lin, une grosse plume d'oie, un petit couteau

pour en tailler la pointe, un flacon d'encre, un instrument servant à effacer les erreurs en les grattant et du sable pour faire sécher l'encre. Laure apprit d'abord à signer son nom et, lorsqu'elle eut maîtrisé cette tâche, Mme d'Aulnay lui dit qu'elle en savait déjà plus que la plupart des Françaises.

À présent, ces temps heureux et riches de promesses sont depuis longtemps révolus. Si Mme d'Aulnay n'était pas morte trois ans plus tôt, Laure serait sans doute encore chez elle. Le décès de la maîtresse de maison fut un cruel coup du sort qui la força à rentrer à la Salpêtrière. Ni sa place dans le dortoir de Sainte-Claire ni la rencontre de Madeleine, sa première et seule amie à l'hôpital, ne purent compenser pareille perte. Depuis la disparition de Mme d'Aulnay, Laure, vêtue de l'étoffe grise et grossière de l'hôpital, a la sensation de purger une peine d'emprisonnement.

— Ne me dis pas que tu vas rester là à te morfondre et rater notre chance d'assister à ce spectacle ! Et pourquoi ne proposerais-tu pas à Mireille de venir jeter un coup d'œil ? Elle apprendra peut-être quelque chose sur son nouveau prince au Canada.

Madeleine ne répond pas. Laure se tourne à nouveau vers la fenêtre et la scène qui se joue en bas.

La supérieure a raison de se faire du souci pour la moralité des filles de Sainte-Claire. Car la Salpêtrière abrite toutes sortes de femmes différentes. Laure a même entendu dire qu'une dame de la cour est emprisonnée dans une pièce particulière en vertu d'une *lettre de cachet** signée par le roi. Il y a aussi des protestantes et, mêlées aux autres, quelques étrangères, des Irlandaises, des Portugaises et des Marocaines. Laure n'est pas certaine de connaître toutes les parties de l'hôpital. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il contient une quarantaine de dortoirs. Les

bébés sont installés dans une *crèche**, les garçons et les filles un peu plus âgés dans des dortoirs séparés. Il existe d'autres sections, une pour les filles qui s'occupent de la confection et du blanchissage des vêtements, une pour les femmes enceintes, une autre pour celles qui allaitent et pour leurs bébés, quelques-unes pour les folles, jeunes et moins jeunes, et d'autres pour les infirmes comme les aveugles et les épileptiques. On y trouve aussi quelques dortoirs pour les vieilles et un autre pour les maris et les femmes de plus de soixante-dix ans. À la Salpêtrière, on ne voit pas d'hommes de onze à soixante-dix ans, à l'exception des archers et des domestiques.

En grappes, les badauds réunis dans la cour de la Maison de la Force échangent des nouvelles et des ragots. Ils parlent fort et leurs propos sont ponctués d'éclats de rire. À l'occasion, l'un d'eux jette un coup d'œil à la porte, impatient de voir arriver les prostituées. Laure constate que ces personnes sont habillées de haillons et parlent aussi vulgairement que certaines pensionnaires de la Salpêtrière. Parfois, une voix se hisse au-dessus des autres et communique une information. Laure apprend des choses que les officières ne disent pas aux pensionnaires. Les administrateurs tentent d'éviter les rapports entre les différentes catégories de femmes. Évidemment, il arrive que des histoires franchissent les murs des dortoirs, que des fragments de récits soient chuchotés pendant les services religieux, embellis au long des interminables journées de travail et transmis jusqu'à devenir des légendes. Certaines femmes, disparues depuis longtemps, sont pourtant connues de toutes. Les sœurs Baudet, qui ont séduit le cardinal dans son antichambre. Jeanne LaVaux, qui a repris le métier d'empoisonneur de son père. Mary, une Irlandaise de douze ans qui se prostituait depuis qu'elle en avait six.

Laure est avide de telles histoires. Elle tient à tout savoir sur l'hôpital, à la fois son chez-soi et sa prison. Elle entend un homme, en bas, beugler comme un vendeur à la criée que les prostituées sont conduites à la Salpêtrière une fois par mois. Des gardiens de la paix les recueillent dans les rues et les enferment dans une prison plus petite, rue Saint-Martin, jusqu'à leur transfert à la Salpêtrière. L'homme qui hurle ces renseignements est bientôt encerclé et interrogé par les autres, désireux d'en savoir le plus possible sur les captives avant leur arrivée. De toute évidence, il s'agit d'une forme de divertissement pour les Parisiens qui n'ont pas les moyens d'aller à l'opéra. Et aux yeux de l'administration de l'Hôpital général, l'humiliation publique constitue le premier châtiment de ces femmes.

Depuis l'autre bout de la pièce, Madeleine, toujours assise à côté de Mireille, lance :

— Tu ne devrais pas regarder.

Mais Laure ne souhaite pas s'arracher à la fenêtre. Surtout pas pour écouter Madeleine faire tout un plat du petit malaise de Mireille. Laure a appris que les prostituées vivent en ville, ensemble, dans une maison qui ressemble à la Salpêtrière, mais beaucoup plus petite. Tandis que le pouvoir royal célèbre la Salpêtrière et fait admirer l'hôpital aux princes et aux autorités religieuses, les lieux où vivent les prostituées doivent rester secrets. À l'intérieur, il y a de nombreuses petites pièces, mais, contrairement à la Salpêtrière, des hommes sont invités à y entrer. Laure imagine les prostituées parées de multiples couches de vêtements voyants, la qualité du tissu étant fonction de la qualité des hommes à qui elles prodiguent leurs services, de leur beauté et de la maison à laquelle elles appartiennent. Dans l'esprit de Laure, de lourds rideaux de velours et de soie séparent

les chambres des filles. Leur peau sent le parfum, leurs cheveux sont bouclés et bouffants. Comme les dames de la cour, elles sont les reines de leur domaine.

Laure sait qu'avoir de telles pensées au sujet des prostituées est un blasphème, en particulier pour un *Bijou**.

En bas, la foule s'anime à la vue de quelque chose qui échappe à Laure. Deux archers entrent dans la cour et repoussent les badauds de la pointe de leurs arcs.

— Dégagez, au nom de Sa Majesté !

L'assistance s'ouvre devant les archers, puis ses rangs se referment aussitôt derrière eux, chacun jouant des coudes pour mieux voir. Quelques secondes plus tard, Laure entend un hurlement haut perché, semblable à celui d'un animal blessé, suivi de lamentations sonores qui dominent les voix du public. Un homme pousse des hourras, puis un silence excité s'installe.

— Laure, je t'en prie, éloigne-toi de cette fenêtre. Tu fais peur à Mireille.

Dans l'espoir d'étouffer les bruits du dehors, Madeleine se met à prier plus fort.

Laure continue de regarder en bas.

— Pourquoi pries-tu ? Il ne se passe rien. Ces cris ont uniquement pour but d'éloigner la foule.

Laure ne voit pas encore les femmes, mais tout indique qu'elles sont nombreuses.

Un nouveau groupe d'archers entre dans la cour. Comme les autres, ces hommes sont vêtus de bleu et de blanc, et portent des bas rouges. Sous le soleil, les boutons dorés de leurs uniformes immaculés font une forte impression sur les spectateurs. Certains de ces soldats ont été recrutés parmi les orphelins les plus doués.

— Dégagez, au nom de Sa Majesté le roi Louis XIV et du directeur de l'Hôpital général de Paris. Poussez-vous ! Vite !

L'assemblée, en s'ouvrant de nouveau, forme un cercle au centre duquel se massent les archers et les condamnées dont ils ont la charge. Sur la charrette tirée par des chevaux s'entassent des femmes, une quarantaine en tout. Debout dans de la paille, elles sont retenues par des barreaux de fer. Certaines se couvrent le visage, tandis que d'autres balaient la foule des yeux. Laure est déçue par leur mise débraillée. Seules quelques-unes arborent une chevelure lustrée et une robe colorée. La plupart ont couvert leur tête d'une longue cape sombre et ont sur le visage des coupures et des bleus, comme si on les avait battues.

— Elles ne correspondent pas à l'idée que je m'en étais faite. Elles me font plutôt penser aux mendiante du dortoir des Saintes.

Laure a du mal à imaginer le genre d'hommes disposés à s'acheter une nuit avec de telles femmes.

Malgré l'aspect plutôt miteux des femmes réunies dans la charrette, les badauds hurlent et crient, agrippent leurs robes à travers les barreaux. L'une d'elles crache sur la foule. Avant que l'homme qu'elle a atteint puisse riposter, deux archers la font descendre. Elle crie et ils la maîtrisent avec difficulté.

— Viens voir celle-là, Madeleine ! Deux archers arrivent à peine à la contenir.

Aux mains de ses geôliers, la femme siffle comme un serpent, et Laure rit.

— Avec elle, les officières n'ont qu'à bien se tenir.

Devant les portes de la Maison de la Force, les archers font descendre les autres femmes de la charrette et les poussent vers l'immeuble, où ils les obligent à s'aligner contre le mur. Le médecin de l'hôpital arrive. Deux officières tiennent une couverture devant chacune des femmes à tour de rôle, tandis que le médecin s'agenouille pour l'examiner.

On met à l'écart celles qu'il soupçonne de porter une maladie. Laure se demande sur quels symptômes il se fonde.

— Tu ne devrais pas regarder, dit Madeleine depuis l'autre bout de la pièce. Nous devons être des exemples pour les femmes d'ici.

Par moments, Laure, comme Madeleine, croit qu'elles sont différentes des femmes des autres dortoirs. Il est possible que les *Bijoux** soient appelés à de plus grandes choses. Les autres pensionnaires de la Salpêtrière savent que les filles de Sainte-Claire sont les premières à recevoir des *douceurs** de la part de généreux donateurs, des fruits ou des légumes de saison, par exemple. On leur accorde parfois un doigt de vin en sus de leurs rations d'eau. Si les bijoux font l'envie des autres, toutefois, c'est moins en raison de ces cadeaux convoités que parce qu'on prépare leur avenir.

Laure ne s'intéresse pas tellement aux autres possibilités offertes aux pensionnaires de la Salpêtrière. De temps à autre, l'hôpital arrange une union entre un *Bijou** et un ouvrier, un cordonnier ou un aubergiste qui ose braver l'opinion publique en choisissant sa femme dans un lieu où les hommes envoient, dans le dessein de les punir, les épouses qui les ont déshonorés. Laure a entendu dire que certains de ces mariages finissent mal. Souvent, l'homme qui est entré à l'hôpital son chapeau à la main se met à boire et à maltraiter son épouse dès qu'il l'a pour lui tout seul. Laure n'a aucune envie de courir le risque d'un mariage arrangé. Si elle réussit à se faire engager par une couturière, elle aura bien des occasions de rencontrer des hommes qui achètent des rubans pour leurs sœurs ou leur mère. Elle aura le temps d'apprendre à les connaître avant d'arrêter son choix.